Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

115 | 2008

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2006-2007)

Religion assyro-babylonienne

Daniel Arnaud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/174>

DOI : 10.4000/asr.174

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 97-101

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Daniel Arnaud, « Religion assyro-babylonienne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 115 | 2008, mis en ligne le 01 octobre 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/174> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.174>

Tous droits réservés : EPHE

Religion assyro-babylonienne

Le séminaire a été consacré cette année à deux domaines essentiels de la religion et de la culture assyro-babyloniennes : la magie et la figure de Gilgamesh. Il n'était pas question, il va de soi, d'épuiser ni même de vouloir être complet sur deux aussi vastes sujets. Certes, leur « immensité » est de nature différente : la magie est traitée dans de très nombreux textes, du deuxième et du premier millénaires, mais leur contenu est répétitif : il serait aisé de le réduire à quelques thèmes, que les études anthropologiques ont rendus banals. Seuls, les mises en scène et les détails concrets diffèrent d'une tablette à l'autre. Gilgamesh et sa légende, en revanche, sont traités dans des documents de nature et de sens variés, et la difficulté en ce domaine est d'unifier les données disparates : manifestement, le héros d'Ourouk a servi de prête-nom à des thèses, sociales, politiques ou sapientiales, diverses et ce furent elles qui modelèrent en chaque occasion sa personnalité (qui en devient incohérente et insaisissable) et non le contraire.

Le traitement de ces deux points ne pouvait être semblable. Pour la magie, le directeur d'études a choisi de lire et de commenter la série d'Ougarit consacrée à la Lamashtou. Elle est en bonne état dans ses parties conservées et elle permet de retrouver dans le commentaire tous les traits des exorcismes babyloniens.

Ras Shamra a fourni dans la dernière décennie trois fragments de l'*Épopée*, appartenant à la tradition paléo-babylonienne et une tablette canonique complète : la *Préface*. Mais il s'agissait de ne pas donner dans l'admiration révérencielle des Modernes à l'égard du poème (le terme est-il adapté ? Le directeur d'études a renoncé à commenter la métrique, en renvoyant à des études déjà anciennes) : la fable du renard et du chien est une « charge » partielle.

Deux tablettes portaient des incantations contre l'action de la Lamashtou. La première n'est plus qu'un fragment, mais il est, épigraphiquement, significatif : le texte est d'origine « hittite », et cette remarque est à verser au dossier des rapports entre Ougarit et les Anatoliens. Ils ne se réduisaient pas à l'exercice du protectorat par Hattoussa : les apports intellectuels du nord vers le sud (par Alalah, Alep, Karkémish et d'autres centres aussi peut-être) furent importants et ils dessinent une image beaucoup plus nuancée que ne le font les documents diplomatiques, les lettres etc.

La tablette principale est une collection d'incantations, sans qu'on sache quel principe en a guidé le classement. Le directeur a fait une brève remarque générale sur ce type de textes : étaient-ils étudiés comme des œuvres littéraires, témoins de l'illustre civilisation de Babylonie ou les exorcistes d'Ougarit les utilisaient-ils en pratiquant leur art ? On ne peut répondre, semble-t-il. Le séminaire s'était les années précédentes penché sur la personnalité (ou absence de personnalité) des démons et démons. La Lamashtu est un cas particulier : elle a une intériorité, c'est-à-dire un caractère ; elle n'est pas seulement (même si cela est supposé évidemment) une force, sans corps, venant de l'extérieur du monde humain, ayant pour but incessant, forcené et aveugle de lui nuire. Dans ces courtes pièces, la Lamashtu agit comme un sujet : une femme dont la féminité n'a pas connu le destin commun, une jeune fille sans mari et sans enfants. La pulsion maléfique naît chez la démons de l'envie. Tandis que ses congénères des deux sexes portent leurs attaques contre tous les humains indifféremment, elle vise les femmes grosses, les parturientes et les nouveau-nés. Sa perversité suppose une conscience de soi. D'ailleurs, trait unique de la démonologie babylonienne, elle parle, enjôleuse ou pleurnicharde selon son interlocuteur.

Mais sa force – être, en somme, une sorte d'intermédiaire entre les hommes et les dieux et tenir sa place entre les immortels et les mortels –, fait aussi sa faiblesse : l'exorciste l'attire d'abord et l'expulse ensuite en jouant sur sa féminité, car les Sagesse le prêchent à l'envi, ces têtes légères que sont les femmes sont toutes des coquettes. Aussi, la Lamashtu va-t-elle recevoir bonnes chaussures, peigne, miroir et se laissera-t-elle embarquer au fil de l'eau. Éternelle comme tous les démons, elle ne saurait être annihilée, mais, au moins, juste et provisoirement éloignée. Vivons dans des maisons bien closes, ce qui est en dehors est hostile : telle pourrait être la leçon pratique qui devrait régler la conduite humaine.

Les trois fragments de l'*Épopée* sont écrits dans une fine écriture babylonienne, qui s'oppose aux signes syriens, au gabarit plus large. Ils sont les trois témoins d'une série qui aurait donné une version avant la version canonique » d'Ourouk. Que celle-ci soit présente dans la même maison indique que les deux éditions étaient non seulement connues des mêmes scribes mais, sans doute, encore étudiées et éditées côte à côte à la fin du ^{xiii}^e siècle ou au début du ^{xii}^e. (Soulignons, au passage, que les données chronologiques de Ras Shamra corroborent, et cela indiscutablement, la thèse de W. Lambert sur la date de composition du texte canonique). Resterait à se demander pourquoi, alors et à Ourouk, un certain Sin-leqe-uninni a décidé de refondre la tradition. À côté de l'*Épopée*, la « Sagesse d'Ourouk », issue de la même ville, est d'une qualité littéraire médiocre. Est-elle toutefois contemporaine de la nouvelle *Épopée* et provient-elle du même *scriptorium* ? Les allusions qu'on y trouve sont d'une totale obscurité, elles suggèrent, au moins, qu'Ourouk a vécu des événements, locaux sans doute, mais fauteurs de troubles : auraient-ils joué un rôle dans la décision de composer un poème nouveau ?

Les graphies des fragments paléo-babyloniens sont savantes ; elles manifestent le désir d'un scribe d'étaler sa maîtrise du système cunéiforme, il a même tendu, çà et là, un piège à ses lecteurs en faisant suivre l'idéogramme inusuel de sa graphie en clair, sans prévenir par des clous de glose. La personnalité de Houbabou qui se dégage de ces lignes, on le regrettera, est incomplète. Son physique y est, comme toujours, monstrueux. Il se sert de son statut d'enfant trouvé pour tenter de fléchir les deux aventuriers. Était-il ici aussi une sorte de saint ermite, pacifique et tout voué à la conservation des cèdres, comme la tradition le présente ? L'acte de Gilgamesh et d'Enkidou se juge différemment selon la nature profonde de leur victime.

Le séminaire a lu la préface canonique en insistant sur le commentaire littéraire, c'est-à-dire en mettant en regard la version néo-assyrienne. La conclusion est évidente : les éditeurs de Ninive ont fourni un texte d'une qualité inférieure. En étaient-ils les responsables ou se contentèrent-ils de reprendre un ou des manuscrits antérieurs, déjà pâles et sans vigueur ? Ils l'étaient bel et bien, car seuls des scribes assyriens auraient pu songer à supprimer le vers consacré à l'irrigation dans l'œuvre de Gilgamesh. Le génie civil chez eux ne s'occupait que de conduire l'eau aux villes, tandis qu'en Babylonie, la maîtrise de l'eau, à commencer par celle des crues, décidait de la survie même du pays.

Mais les intellectuels du Proche-Orient ne manquaient pas d'humour, même si les Modernes rechignent à le leur accorder (inconsciemment, je le veux bien). Aussi, après la geste héroïque, le séminaire a-t-il lu la fable (ou ce qui en reste) du renard et du chien. La moitié (centrale) à peu près subsiste, le reste a disparu. Cette perte est fâcheuse, mais n'empêche pas qu'on saisisse le déroulement des faits. D'autres textes du même genre nous permettent de deviner la suite et la fin.

Maître Goupil, avec ses mille tours, est le symbole de la ruse dans la culture populaire et savante de l'Occident. Mais il serait imprudent d'en conclure qu'il en était de même en Sumer puis en Babylonie. Le renard y est bien aussi plein de ressources, mais il apparaît surtout comme un protégé d'Enlil, au point qu'il en semble être l'animal (comme l'était le chien pour la déesse Goula). C'est cette position qui lui confère son importance et son rôle depuis les Sumériens. Aussi, une anecdote insignifiante, l'entrée d'un renard dans une ville et sa chute dans un puits, put être considérée comme une authentique prophétie, qui méritait d'être enregistrée et rapportée. Le dieu de Nippour se manifestait ainsi. Dans la mythologie sumérienne, sous réserve d'inventaire, le renard est le seul animal à tenir un rôle auprès des êtres divins. La culture babylonienne le priva au moins, semble-t-il, de ce statut privilégié.

Dans le manuscrit retrouvé à Ras Shamra, il est le double bouffon de Gilgamesh. À l'instar du roi d'Ourouk, il cherche inlassablement, et échoue jour après jour : le ton épique est ainsi parodié. L'auteur a eu la malice de reprendre l'antique procédé rhétorique fondé sur la répétition et sur la progression numérique linéaire. Le retour au terrier lui réserve une mauvaise surprise encore : le chien l'y attend, dont l'assurance va jusqu'à la fatuité. Sarcastique, il esquisse le thème, promis à un prodigieux avenir : le bien-être du serviteur opposé à la

précarité du libre. Que vaut-il mieux : bonne chère et servitude, pauvre pitance et indépendance ? Qui prétendra (surtout aujourd'hui) démêler les intentions de l'auteur ? Peut-être ne souhaitait-il pas que fût levée l'ambiguïté. Il y a là un vaste champ d'enquête sur les idéologies du Proche-Orient.

La conférence d'introduction a porté sur le commentaire de textes historiques, épiques et mythologiques de Sumer. Après une longue présentation de ce monde complexe et après avoir bien marqué quelle redoutable confusion l'adjectif « sumérien » provoquait, le directeur d'études a pris des documents classiques, tout en reconnaissant son incompetence en ce qui concerne l'explication anthropologique de la mythologie. Heureusement, des auditeurs, mieux formés et informés que lui, ont pu lancer et entretenir un débat pour élargir les perspectives et approfondir la réflexion, ce dont tout le monde, et en premier lieu, le directeur d'études, a profité.

On a commencé avec des inscriptions « historiques » : *En-me-barage-si* puis la « Stèle des vautours » (avec un commentaire archéologique par exception). C'était l'occasion de réfléchir à ce qu'était l'écriture et à essayer, au moins, de détruire des thèses invétérées, mais d'autant plus résistantes qu'elles se fondent sur des positions théologiques, simplement laïcisées, car ce transfert a été fait et continue de l'être à l'insu de ses promoteurs (dont la bonne foi est indiscutable). Lorsque cette longue histoire fut terminée, le séminaire a lu « Gilgamesh et Agga ». Ce poème a le mérite de ne pas être abscons dans le détail (comme c'est le cas pour d'autres du même cycle). Le directeur d'études a surtout insisté sur l'intention, claire pour un lecteur attentif, du rédacteur : cette épopée est bel et bien un pamphlet pacifiste. Que raconte-t-il donc, sinon que les va-t-en-guerre contre Umma s'affolent et se cachent quand l'armée ennemie les prend au sérieux et se présente sous les remparts de leur cité ? Ce poème montre (mais il n'est pas isolé) que certains prétendus « mythes » sumériens ont été composés dans des perspectives politiques et prennent leur place dans des conflits liés à un temps et à un lieu. Les définir comme des « mythes » est une facilité, et peut-être même un abus de langage. Loin de remonter à une antiquité vénérable, ces récits sont « engagés » et se cachent sous d'augustes habits archaïques, mais ces défroques ne trompaient pas les contemporains. Une lecture du corpus dans cette hypothèse de recherche conduirait sans nul doute à des conclusions originales.

Le mythe de Dilmun et celui d'Enki et Ninhoursag sont considérés comme un seul ensemble depuis leur première édition. Assurément, ils se trouvent à la suite sur une seule tablette, mais l'évidence interne exige que les deux récits soient disjoints. Le premier n'est-il pas un texte de propagande royale travesti ? La question mériterait un examen approfondi à partir de ce que nous savons de Dilmun. Le mythe d'Enlil et de Ninhoursag a retenu plus longtemps la conférence, sans que n'aient été surtout apportés que des commentaires partiels et factuels. Mais ce texte qui rend compte de la vertu des « simples » mériterait une explication globale par un mythologue expert.

La conférence s'est close sur la lecture de la révolte des petits dieux et la création de leurs substituts : les hommes dans le mythe d'Atram-hasis. La

grève insurrectionnelle est un des morceaux de bravoure les plus enlevés de la littérature babylonienne. Il aurait dû intéresser les spécialistes de l'histoire sociale du Proche-Orient. Le directeur d'études a préféré faire porter le commentaire sur quelques points : la réflexion sur le travail (le transfert de cette tâche d'immortels à l'homme confère à celui-ci une part de divinité ; le labeur fatigue, mais il n'est, malgré tout, pas une malédiction) ; sur la civilisation qui ne s'accomplit que par l'usage de l'outil ; enfin, que l'homme ait en lui du sang d'un dieu, exécuté par ses pairs, ne le compromet pas. Le mythe du ^{xvii}^e siècle tient, implicitement, le choix de la victime pour arbitraire ; ce ne fut qu'à la fin du millénaire qu'il fut déclaré coupable, pour justifier son destin. L'homme n'hérite pas d'une sorte de péché originel : il est un composé (simple) de réalités naturelles, terre superficielle et sang. Or, comment se procure celui-ci, sinon d'un être déjà existant, c'est-à-dire d'une divinité ? Alors, l'homme reçoit en héritage un don prodigieux : le mot babylonien qui le désigne, n'est pas facile à rendre en français, mais sa richesse est significative, il désigne la conscience, qui se révèle par le dialogue de soi avec soi, puis la parole articulée vers l'autre. Mais cette parole n'est pas bavardage (qui conduit, selon l'opinion commune, à la médisance, à l'adultère et même au complot). Elle décrit et elle ordonne (à tous les sens du terme). De là, elle se réalise dans l'écriture ; rapport ou commandement. Alors, l'humain primordial sort de son état larvaire, pour, d'étape en étape, atteindre presque à la divinité.